



# La visite à la grand-mère

LECTURE DE CHARLES BERTIN  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 8 MAI 1994

Bien des poètes firent moins que vous qui reçurent de  
petites couronnes. (Charles Plisnier)

Cette nuit, l'envie m'est venue d'aller dire bonjour à ma grand-mère. Ce n'est pas la première fois qu'elle me manque, mais je n'avais jamais éprouvé avec autant d'insistance le besoin de la revoir. Comme elle est morte depuis près d'un demi-siècle, j'ai pensé qu'il était préférable de me mettre en route tout de suite : j'avais déjà un pied hors du lit quand je me suis réveillé pour de bon.

Tout de même, je ne suis pas mécontent. Mon rêve de cette nuit m'a remis en mémoire un épisode de la geste de la petite dame que j'avais oublié : à l'instant où elle m'est apparue, elle se trouvait glorieusement perchée sur un tabouret entre les capucines du perron à encorbellement de sa maison de Bruges et elle sonnait de l'olifant en mon honneur. Je crois que j'avais dix ans ce jour-là : c'est la façon qu'elle avait choisie de saluer mon anniversaire.

Bien sûr, l'olifant magnifie un peu les choses, mais je suis sûr que la trompe d'occasion dans laquelle ma grand-mère soufflait à perdre haleine sans souci de troubler la tranquillité du quartier était revêtue d'une dignité au moins équivalente dans son esprit. En fait, l'instrument n'était qu'un de ces petits cornets de laiton à embouchure de cuivre que les garde-freins portaient autour du cou au temps de mon enfance et qu'ils utilisaient pour signaler les mouvements des rames en manœuvre. L'objet avait appartenu à mon grand-père et il l'avait conservé en souvenir de ses débuts modestes à la Société des Chemins de Fer : j'étais souvent tombé dessus en fouinant dans les tiroirs de la cuisine.

Ainsi embouché par ma grand-mère dont les connaissances historiques étaient assez vagues, mais qui nourrissait une révérence infinie à l'égard des fastes du passé, le cornet de fer blanc se voyait promu par la circonstance au rang des trompettes de la Renommée : quelque chose comme la sonnerie du sacre des Rois, le cor de Roland victorieux, le buccin qui salue l'entrée de César. À choisir, je pencherais plutôt pour l'entrée de César... Car s'il s'agit bien, comme je le pense, de mon dixième anniversaire, nous sommes en 1929, l'année même où la version muette de Ben-Hur enflamme le public des cinémas de province : quelques semaines plus tôt, ma grand-mère m'avait accordé le privilège de l'accompagner au *Vieux Bruges*, la salle de la rue des Pierres, et le spectacle nous avait bouleversés tous les deux.

C'est donc très probablement dans le magasin d'accessoires de la Rome hollywoodienne qu'elle avait puisé l'inspiration de sa mise en scène, et j'imagine que la trompette, autant que le tabouret qu'elle avait extrait de la salle de bains, ne devaient représenter à ses yeux que les signes exemplaires du vaste décor sous-entendu de colonnades et de terrasses qui longeaient la Voie sacrée entre le Champ de Mars et le Capitole. Je suis même prêt à parier qu'elle n'avait pas hésité à mobiliser mentalement quelques cohortes pour aligner sur tout ce marbre la double haie des vexillaires chargés d'incliner leurs étendards sur mon passage.

Dans la scène à deux personnages qu'elle avait rêvé d'interpréter avec moi ce matin-là, elle m'avait naturellement réservé le rôle le plus glorieux, mais l'expérience démontrait que ma composition du triomphateur était un échec total : selon toute évidence, je ne possédais ni les moyens dramatiques de l'emploi, ni l'effronterie flegmatique nécessaire à son exercice.

La vérité était que j'étais mort de honte à la pensée des voisins, arrachés à leur petit déjeuner dominical, qui, par-dessus les haies séparant les jardinets du faubourg, ne perdaient rien du spectacle offert par grand-mère juchée sur son podium improvisé entre les capucines du perron et parfaitement consciente de son pouvoir sur le public : droite comme un « i », tête levée, la trompette pointée vers le ciel, cambrant sa taille menue avec cette fierté qui paraît naturelle à ceux qui ont un compte particulier à régler avec l'univers, elle prenait ouvertement à témoin la population de Saint-André-lez-Bruges de la gloire que les dieux promettaient à son petit-fils. J'avais beau l'implorer d'abréger ma torture : les quelques « Grand-

mère ! » suppliants que je parvenais à articuler d'une voix étranglée n'arrivaient pas jusqu'à elle, tandis que le petit cornet, auquel étaient venus se joindre au bout d'un moment deux ou trois coqs des environs stimulés par la concurrence, continuait à sonner son insupportable diane enrouée par-dessus les jardins.

Lorsque cette scène se déroula, mon grand-père était mort depuis plusieurs années.

Étrange alchimie de la mémoire... Tout ce qu'il me reste de lui, en dehors de la foisonnante chronique de ma grand-mère, c'est cette trompette dérisoire et le souvenir de la réponse qu'il fit à une de mes questions d'enfant.

Je revois un crépuscule d'été au jardin. Je trotte près de lui, au milieu des fraisiers et des roses. Je ne lui arrive pas à la taille :

– Pourquoi habites-tu Bruges, Grand-Père ?

Il s'arrête brusquement et me regarde comme si ma question méritait qu'on y réfléchisse. Ensuite, il s'accroupit pour que son visage se trouve à la hauteur du mien, et il me dit avec gravité, presque à l'oreille :

– Cela a été décidé en haut lieu.

En même temps, il me considère d'un air matois comme s'il voulait me faire entendre qu'il pourrait m'en révéler bien davantage s'il n'était tenu par le secret professionnel. Puis, il hoche la tête. Je hoche la tête moi aussi pour l'assurer de ma connivence. Je n'ose pas lui demander de me fournir quelques précisions sur ce *haut lieu* qui dispose ainsi de la vie des gens, mais je suis très impressionné.

En fait, j'avais en toute innocence posé la bonne question. Mes grands-parents, qui étaient nés dans les environs de Mons et ne connaissaient pas un mot de flamand, n'avaient nullement choisi de vivre à Bruges. Mais ils s'étaient trouvés embarqués dès leur mariage dans l'existence nomade que la Direction des Chemins de Fer de l'époque imposait à un certain nombre de ses agents. Le service (les affectations ayant jugé bon d'ajouter le piment de la surprise linguistique aux éléments traditionnels d'incertitude qui résultent des différences de climat, de relief et d'environnement, ils furent transbahutés, au cours de ces années mythologiques de la fin du siècle, de Welkenraedt à Philippeville, de Saint-Nicolas-Waes à Libramont. C'est ainsi qu'ils avaient vu naître leurs enfants aux quatre coins du pays.

Mon grand-père, qui avait été élevé dans le respect de la hiérarchie, s'accommodait sans trop de peine de cette vie de bohémiens qui exaspérait sa femme. Il est difficile de penser qu'il ait pris le moindre plaisir à cette cascade de déménagements, mais il faisait apparemment confiance à la sagesse de son employeur sans visage. En tout cas, il ne se posait pas de questions. Je serais assez porté à croire qu'il imaginait que pour organiser, en tenant compte de lois aussi rigoureuses que celles de la mécanique céleste, une répartition équilibrée de la main-d'œuvre sur le réseau national, il fallait qu'une sorte d'infatigable dieu obscur, abrité quelque part dans les entrailles de la machinerie administrative, assurât la bonne marche de toute une quincaillerie délicate, hérissée d'engrenages subtils et lestée des contrepoids opportuns, assez semblable en fait aux monstres mécaniques que Tinguely inventerait un jour. C'est sans doute ce qu'il appelait le *haut lieu*.

Cette crédulité agaçait fortement ma grand-mère qui ne voyait dans ce qu'elle appelait « un brassage de loterie » qu'une manifestation de l'arbitraire du pouvoir : « Il m'est arrivé de lui dire qu'il avait une mentalité d'esclave », m'avoua-t-elle un jour. Et elle ajoutait en rougissant un peu : « Ce sont les seules véritables querelles que nous ayons eues pendant toute notre vie »...

Il y a dans *l'Intermezzo* de Giraudoux une scène superbe qui offre au Contrôleur des Poids et Mesures l'occasion d'exposer à Isabelle la complexité retorse et poétique des règles qui régissent le jeu des promotions dans l'Administration française : elle m'a toujours fait penser au destin de mes grands-parents.

Au moins, dans cette partie de jeu de l'oie que fut leur existence, l'ultime coup de dés fut heureux. Tout se passa comme si la Némésis administrative, prise de remords, s'était soudainement avisée de refaire ses comptes : en 1923, mon grand-père, classé « agent de haut mérite », fut propulsé dans la case marquée *Bruges* pour les quelques années qui le séparaient de la retraite.

Après tant de campements de fortune, de carrefours malencontreux, de bifurcations hasardeuses, c'était en fin de compte la halte rêvée. Avec l'enthousiasme de fiancés en quête de leur premier gîte, mes grands-parents se mirent à la recherche d'un logis.

On leur indiqua au cœur du faubourg de Saint-André, passé la porte Maréchale, une sorte de clos de verdure formé d'un groupe de quelques cottages entourés de leurs jardins. L'un de ceux-ci, qui se trouvait à louer, leur parut convenir en tous points : c'était enfin une vraie demeure, avec une ou deux pelouses, quelques arbres, et des fleurs. Il y avait même un lopin annexe où mon grand-père pourrait planter des salades et les regarder pousser.

Je ne suis jamais parvenu à savoir qui inspirait l'autre, mais d'emblée, une manière de complicité amoureuse s'installa entre le génie de la maison et la personnalité de ma grand-mère. Durant les sept années au cours desquelles j'ai passé là-bas la plus grande partie de mes vacances d'été, j'ai été le témoin privilégié de cette osmose. J'en fus aussi, au premier chef, le bénéficiaire. Comment le dire ? J'ai toujours éprouvé le sentiment que le bonheur de vivre s'enrichissait d'une stimulation insolite sous son toit. Si bien qu'après plus de soixante années, la maison et le jardin de Bruges demeurent auréolés dans ma mémoire d'une grâce d'élection particulière : celle des lieux où l'ajustement parfait des êtres et des choses nous ménage une connivence avec les puissances amicales de l'invisible.

L'enchantement commençait dès l'entrée du clos dans une rue voisine de la chaussée de Gistel : la grille ouvrait sur une allée bordée de haies assez hautes que jalonnaient une série d'ogives de verdure bâties sur un treillage dont l'armature avait disparu depuis longtemps sous la végétation. Au fil du temps, les ramures avaient tressé des passerelles de feuillage entre les arcades jusqu'à composer sur une vingtaine de mètres une charmille unique arrondie en berceau. Ce véritable tunnel de feuillée qui serpentait en flânant entre les jardins se divisait en plusieurs sentiers qui conduisaient aux maisons encore invisibles dans la masse des arbres : celle de mes grands-parents était la dernière.

Au cœur de l'été, ce modeste réseau de sentes figurait à mes yeux le labyrinthe du Minotaure. Mon plaisir était naturellement d'imaginer que j'aurais été capable de m'y perdre, et je m'étais appliqué à retenir que pour arriver chez nous il fallait, depuis la grille, suivre l'allée principale sur une longueur de 67 pas, faire ensuite 32 pas dans le premier chemin qui s'ouvrait sur la gauche avant de s'engager dans un sentier vers la droite (26 pas) qui aboutissait au petit portillon à claire-voie dont la peinture vert pomme se fondait dans le feuillage.

J'ai passé bien des heures heureuses dans ce déambulateur de verdure dont j'étais la plupart du temps l'hôte unique, si j'excepte le chat de nos plus proches voisins. Quand il faisait soleil, il y régnait, même au plus fort du jour, une pénombre dorée dont la paix claustrale me ravissait et m'inquiétait un peu. L'irréalité de la lumière poudreuse qui jouait à travers les feuilles, ce silence d'eau profonde où j'avais l'impression de me haler comme un plongeur, et jusqu'à la légère oppression que suscitait dans mon esprit la luxuriance d'une végétation qui paraissait capable de submerger toute autre vie que la sienne, contribuaient à me persuader qu'à quelques dizaines de mètres de la chaussée, le monde des hommes était aboli. Un de mes jeux favoris consistait d'ailleurs à me comporter en survivant : je m'étais ménagé à l'insu du chat une ou deux caches dans les buissons, et je négligeais rarement, en vue d'une disette éventuelle, de compléter l'ordinaire de mon goûter en grappillant quelques provisions supplémentaires à la cuisine.

Mais les instants de haute félicité que j'ai connus sous mes voûtes de frondaison demeurent unis dans mon souvenir à ces journées de temps incertain que ma grand-mère appelait du *temps d'arc-en-ciel*, où le soleil continuait à briller entre les nuages au cœur même des averses de pluie tiède.

Dès mes premiers pas sous le couvert de l'allée, j'avais l'impression de dériver au fil d'un courant d'effluves émanant de la mosaïque des jardins qui m'entouraient. J'épelais tout un alphabet d'odeurs où le parfum des roses échauffées par le jour, suavement exalté par l'ondée, se mêlait à la senteur puissante de la terre mouillée.

Mais la véritable fête, c'était la lumière qui me la donnait : les jeux conjugués de la pluie et du soleil transformaient mon repaire de verdure en une manière de grotte océanique où tous les tons du vert, du jade au céladon, de l'émeraude à l'aigue-marine, rivalisaient dans une pénombre élyséenne criblée de rayons. La plus mince ramure baignait dans une mousse de lumière dorée qui paraissait puiser son éclat à quelque fabuleuse source intérieure. Je ne me lassais pas de contempler à travers l'épaisseur du feuillage encore nappé de pluie, mais d'où montaient déjà les premières vapeurs, l'irisation des gouttes suspendues qui, durant un moment dont j'aurais souhaité prolonger les délices, continuaient l'une après l'autre à se détacher, comme à regret, de l'extrême pointe des feuilles vernissées.

Je ne savais pas encore que je découvrais dans cet avènement éphémère d'une œuvre de la nature une préfiguration du plaisir que je trouverais un jour dans les accomplissements de l'art des hommes.

Mon grand-père ne connut pas le bonheur de regarder longtemps pousser ses salades. Au printemps de 1925, il mourut brusquement d'une thrombose cérébrale, laissant sa femme dans une grande solitude.

Mes parents eurent l'intelligence de me conduire dare-dare à Saint-André. Quand on voulut me pousser dans les bras de la petite dame vêtue de noir, aux traits ravagés, qui nous accueillait sur le seuil, je me détournai violemment en demandant où était ma grand-mère. C'est la seule fois que je la vis pleurer.

Je passai mes vacances auprès d'elle. J'étais à l'époque son unique petit-enfant. Comme il est naturel, elle s'attacha farouchement à moi. De mon côté, j'ai le sentiment de lui avoir donné tout l'amour que le cœur d'un garçon de cinq ans était capable de contenir.

Dans une des images les plus anciennes que ma mémoire ait conservées d'elle, je me découvre entre ses bras. Mais à l'instant où elle va m'embrasser — nous sommes presque tête contre tête — je rejette la nuque en arrière pour suivre doucement de l'index, comme sur l'émail d'une porcelaine précieuse, le lacis des craquelures que les rides dessinent sur la peau de ses pommettes. Et je me rappelle m'être parfois demandé si, en lui tapotant la joue du bout de l'ongle, le visage de ma grand-mère se mettrait à chanter.

J'ai pourtant fort peu de souvenirs précis de ce premier long séjour à Saint-André. Quand je m'efforce d'évoquer quelque trace des événements de cet été-là, je ne retrouve qu'une sorte de brume dorée où flotte un bonheur aux contours indistincts. Il faut la chance d'un rêve comme celui que j'ai fait cette nuit pour qu'une très vieille marée reflue, laissant à nu l'un ou l'autre trésor fascinant et dérisoire : le tintement de la clochette du portillon d'entrée annonçant l'apparition quotidienne du facteur au seuil de l'allée du jardin, la longue note flûtée que file la grive du soir à la pointe du bouleau, ma grand-mère assise devant moi dans le fauteuil à bascule en train de peloter la laine dont je maintiens l'écheveau bien tendu entre mes poignets écartés, ma course extasiée autour du grand mûrier de la pelouse bourdonnant d'une nuée de hannetons dans la lumière du crépuscule...

En fait, c'est sur ma mémoire inconsciente que ces semaines ont exercé leur empire le plus durable. C'est ainsi que le nom de Bruges a conservé dans mon esprit une connotation festive si intense qu'aujourd'hui encore je ne puis l'entendre prononcer sans un frisson de bonheur, comme si, par-dessus un gouffre de soixante-dix années, il avait le pouvoir de rendre la vie à cet univers de poésie et de liberté auquel le visage de ma grand-mère est si ardemment associé. Depuis ma petite enfance, je lui ai toujours attribué une dignité particulière dans l'aristocratie des mots qui, au-delà de l'étroite signification que leur prête le consentement général, enrichissent le tissu sensoriel du langage de tout un trésor de saveurs, de couleurs et de parfums : la seule magie de sa consonance suscite en moi le sentiment d'une complicité exultante entre l'idée de ville et celle de volupté, de velours et de vacances.

[...]

Ma grand-mère ne possédait aucune culture littéraire. Soumise dès la naissance aux lois d'un milieu social qui considérait la lecture comme un luxe interdit aux femmes, mariée très jeune à un homme qui ne s'intéressait qu'à sa profession, bientôt chargée d'enfants, elle avait passé sa vie à sécher sur pied dans une grande faim d'évasion mentale entre les tyrannies de la marmaille et les urgences du pot-au-feu, pour se retrouver, la soixantaine venue, avec une voracité intacte, des loisirs inattendus, et tout aussi ignorante qu'à vingt ans.

Comme elle n'était pas femme à se résigner sans combattre, l'idée lui vint un matin qu'il n'était peut-être pas trop tard pour regagner une partie du temps perdu. Mais elle ne se décida pour de bon qu'au lendemain de la mort de mon grand-père. Elle se mit alors à fréquenter avec assiduité la Bibliothèque communale. Au cours des premières semaines de son deuil, sa visite hebdomadaire à la place Jean Van Eyck fut même l'unique sortie qu'elle s'autorisât. Les promeneurs des après-midi de printemps occupés à rêver du côté de la Loge des Bourgeois et de l'ancien Tonlieu croisaient le vendredi vers la tombée du jour une petite dame serrant deux ou trois volumes sous le bras qui trottaient dans la direction de la rue des Pierres sans se rendre compte que sa toque de fourrure était comiquement posée de travers sur ses cheveux blancs. Il arrivait à certains de se

détourner en l'apercevant à cause de cet air de grande solitude qu'ils lisaient sur son visage.

Ainsi qu'on pouvait l'espérer, le temps fit son œuvre dans l'esprit de ma grand-mère. Au fil des mois, la pratique des livres dans laquelle elle n'avait vu à l'origine que le symbole de sa libération et l'instrument d'une revanche sur le destin, finit par se muer en passion toute pure. Elle connut la surprise d'accueillir en elle, avec la violence des tentations majeures, le besoin de dévorer le monde des autres pour en faire sa substance. Mais comme elle ne disposait pas des instruments de mesure qu'une éducation élémentaire aurait pu lui apporter, elle ne parvint jamais à faire la distinction entre le meilleur et le pire : sa disponibilité permanente à l'égard de tous les dépaysements de l'imaginaire l'amena à absorber avec la même avidité Balzac et Paul Bourget, Zola et Marcel Prévost, Maupassant et Henry Bordeaux. Chaque lecture nouvelle lui ouvrait les portes d'un *ailleurs* fabuleux, étranger aux mesquineries de la vie quotidienne, où tout était signe et couleur, innocence et plaisir.

Il était inévitable qu'en me voyant plongé à toute heure du jour dans ces récits d'aventures qui avaient assez d'empire sur mon esprit pour que j'en oublie l'heure des repas, elle en arrivât à s'intéresser elle-même à mes lectures. C'était d'ailleurs tout à fait dans la ligne du plan qu'elle avait conçu à mon sujet.

Ce qu'elle n'avait sans doute pas prévu, c'est qu'elle se prendrait au jeu et qu'après avoir dévoré en deux ou trois semaines tout le lot de livres que j'avais apportés dans mes bagages, elle me presserait de l'accompagner à la Bibliothèque pour l'aider à en choisir d'autres.

En fait, nous possédions beaucoup de traits communs : comme moi, elle prenait tout ce qu'elle lisait pour argent comptant et elle engageait son être entier dans l'entreprise de la lecture jusqu'à mener en compagnie de ses héros une existence parallèle à celle qui était la sienne au milieu des hommes. Cette aptitude à désertier la réalité au profit des prodiges de la vie rêvée lui aurait sans doute valu un certain nombre de déboires dans la société locale, si elle n'avait possédé la maîtrise absolue d'un talent que je n'ai connu à personne d'autre : celui de s'absenter à volonté de la conversation sans que son interlocuteur s'en aperçût. Elle était tout à fait capable de faire excellente figure dans un salon et de prononcer à point nommé les paroles qui conviennent tout en se trouvant par la pensée à des

milliers de kilomètres. Elle pouvait articuler d'une voix désabusée : « Il est bien vrai, chère Madame qu'il n'y a plus de saisons », pendant qu'elle galopait en esprit avec le dernier des Mohicans dans la vaste plaine de l'Hudson.

Je me souviens qu'elle m'a fait un jour l'aveu d'une *distraction* de ce genre en pouffant derrière sa petite main gantée, tandis que nous passions la porte Maréchale en revenant d'un de ces thés de veuves auxquels il arrivait qu'elle fût conviée à Saint-André. Je me revois en train d'en rire avec elle. Il est vrai qu'à beaucoup d'égards, nous avions le même âge.

Sans que nous l'eussions prémédité le moins du monde, notre vie en commun s'était organisée d'elle-même autour d'un certain nombre d'habitudes dont quelques-unes avaient acquis au long des années une sorte de dignité rituelle.

J'ai déjà évoqué ces instants privilégiés des fins d'après-midi où, rentrant du jardin après avoir longuement robinsonné dans les arbres, je retrouvais ma grand-mère et son tricot sur le perron : cette trêve d'une heure qu'elle s'accordait avant le dîner était un des seuls moments de pur loisir où nous avions l'occasion d'être ensemble. Comme je savais que cette halte était un des bonheurs de sa journée, je m'efforçais d'être à l'heure au rendez-vous. Mais pour être franc, c'était moins le souci de ne pas lui faire de peine qui occupait ma pensée que la curiosité du programme qu'elle allait me proposer ce soir-là. Car les bâtons rompus n'étaient pas son fort et elle n'abandonnait jamais au hasard le soin d'organiser notre conversation.

Chaque fois qu'elle se sentait en veine de confidences, elle reprenait le cours de la chronique familiale dont elle avait commencé de dérouler le fil quelques semaines plus tôt. Mais il arrivait aussi qu'elle me suggérât une « récréation ». Son esprit lui soufflait quantité d'idées dont l'invention et la diversité m'étonnaient toujours : elle se plaisait par exemple à élaborer des *concours* fondés sur les souvenirs que nous avions gardés de nos lectures communes. Elle agençait le jeu avec assez d'adresse pour me permettre d'oublier que j'en étais l'unique participant. Si bien qu'à l'issue de l'épreuve, je trouvais parfaitement naturel que ma sagacité se trouvât récompensée par l'habituel berlingot de pâtes d'amandes destiné au lauréat.

Je présume que dans la pensée de ma grand-mère, ces séances faisaient partie du plan d'éducation qu'elle avait mitonné à mon sujet. Mais quelle qu'en ait été l'intention, il n'est pas douteux que la subtilité de leur inspiration en aurait remontré à bien des pédagogues : le tour à la fois plaisant et imprévisible des fabulations qu'elles mettaient en œuvre s'accordait à merveille avec ce goût de l'étude associé à la passion du jeu qui, en ce temps-là déjà, était une des particularités de ma nature.

Je n'ai pas gardé le souvenir de tous les sujets que nous avons abordés en ces circonstances. Mais il est une de ces séances au moins dont le plus petit détail est demeuré présent dans ma mémoire : celle où, pour les besoins du jeu qui m'était proposé, ma grand-mère m'apprit à utiliser le dictionnaire.

Le respect sans limites qu'elle nourrissait à l'égard de toutes les expressions de la culture s'étendait naturellement à ses instruments. L'autel réservé dans les maisons romaines au culte des dieux domestiques était figuré chez nous par l'étagère du salon où le *Nouveau Petit Larousse illustré* trônait à côté de *La France Pittoresque*, des *Fables* de La Fontaine, de *La Légende des Siècles*, et — Dieu sait pourquoi ! — de *La Harpe d'Armorique* d'Auguste Brizeux.

Le volume à la fleur de pissenlit semée au vent représentait pour ma grand-mère une manière d'oracle qui était censé avoir réponse à tout. Elle le consultait non seulement pour apaiser ses inquiétudes orthographiques lorsqu'elle entreprenait d'écrire à l'un de ses multiples correspondants, mais chaque fois que la vie lui posait un problème dont la solution ne se trouvait pas dans son livre de cuisine. Elle entretenait avec lui les rapports de déférence précautionneuse qui unissent une dévote à son missel et elle savourait le texte de ses définitions comme autant de friandises.

En ce qui me concerne, je ne connaissais l'ouvrage que par le crédit dont il jouissait dans l'esprit de ma grand-mère : l'instituteur de mon village ne l'utilisait pas en classe et mes parents paraissaient le dédaigner au profit du dictionnaire en six volumes dont l'aspect monumental m'avait toujours découragé.

Une après-midi de juillet, pour les besoins d'un de ces *concours* dont j'ai parlé, le petit Larousse aboutit pour la première fois sur la table du perron.

J'avais mission de rechercher un tableau qui illustrât une des campagnes de l'Empire. Comme ma grand-mère avait maintes fois constaté que les exploits de

l'épopée napoléonienne enflammaient mon imagination, elle n'avait évidemment pas choisi le sujet en toute innocence. Au hasard des pages, mon regard tomba sur le 1814 de Meissonier, qui m'était inconnu. Le choc fut considérable : le spectacle de la plaine enneigée où le vaincu de Borodino, la main posée sur l'estomac, chevauche mélancoliquement à la tête du cortège de ses maréchaux frigorifiés, sous l'œil de la piétaille massée en flanc-garde qui voit « pour la première fois l'aigle baisser la tête », me bouleversa si profondément qu'en dépit des efforts que je fis pour dissimuler mon émotion à ma grand-mère, je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes.

Mon trouble l'enchantait si fort qu'elle céda dans l'instant à la tentation de faire défiler devant moi la série complète des seize « planches Beaux-Arts » du dictionnaire. Au cours de la demi-heure suivante, j'encaissai sans aucun ménagement *Les Funérailles d'Atala*, *L'Appel des dernières victimes de la Terreur*, *La Barque de Dante*, *L'Assassinat du duc de Guise*, *Les Pestiférés de Jaffa*, *Le Serment du Jeu de Paume*, *Le Radeau de la Méduse*, et quantité d'autres œuvres du même genre à forte connotation historico-sentimentale.

La charge émotionnelle dégagée par ce panoramique accéléré était assez intense pour mettre hors de soi un garçon de mon âge dont la curiosité ne connaissait pas de bornes, mais dont la culture historique et picturale était à peu près nulle. Lorsque ma grand-mère en arriva à la dernière planche (*Thomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase de sang*), je me trouvais dans un état d'excitation difficile à décrire.

Car chaque tableau que me proposait ma grand-mère éveillait vingt questions dans mon esprit. Aucune, il faut le dire, ne concernait les peintres eux-mêmes, à l'égard de qui la qualité détestable des reproductions du petit Larousse m'incitait à demeurer sans opinion.

Ce qui motivait mon intérêt et mes questions, c'étaient les sujets traités : ils évoquaient la plupart du temps des personnages dont je n'avais jamais entendu le nom, mais dont l'aventure paraissait les situer hors du commun. Est-il besoin d'ajouter que mon désir d'en savoir davantage sur leur destin s'accroissait subtilement du fait que les titres dont les peintres avaient affublé leurs œuvres semblaient se draper à plaisir dans le mystère de leurs constituants lexicaux ?

Que pouvait bien signifier le mot « excommunication » ? Quel crime avait commis le roi Robert pour encourir une peine au nom aussi redoutable qui lui valait de se retrouver abandonné sur son énorme trône au fond d'une salle désertée, avec sa couronne sur la tête et une femme éplorée dans les bras ?

J'aurais aimé recueillir un certain nombre de précisions sur les Thermopyles : il me tardait d'apprendre pourquoi cet étrange Léonidas, après avoir jugé bon de se mettre tout nu pour combattre, n'était pas parvenu à attirer l'attention de ses ennemis qui lui tournaient le dos en lançant des couronnes au hasard.

Je brûlais de savoir pourquoi les « énervés de Jumièges », prostrés au fond de cette barque dérivant au fil de l'eau, répondaient aussi mal à la conception que je me faisais d'un état où je voyais fréquemment ma mère.

Mais surtout, comme j'étais toujours prêt à m'attendrir sur l'infortune d'autrui, je me demandais quelle terreur pouvait paralyser à ce point les enfants d'Édouard sur leur lit à baldaquin et à courtines.

Hélas ! J'étais incapable de répondre à toutes ces questions. Le drame, c'est que ma grand-mère n'était pas mieux informée. La merveille, c'est qu'elle aurait donné comme moi quelques berlingots de pâte d'amandes pour apprendre ce que nous ignorions l'un et l'autre. Notre plaisir, notre fastueux, notre somptueux plaisir fut d'associer nos ignorances et notre curiosité pour découvrir ensemble les réponses qui nous manquaient.

Je revois le duo d'amoureux que nous formions durant ces quelques heures qui ont compté dans ma vie. Thérèse-Augustine avait déniché une loupe dans le tiroir de sa commode et elle se tenait assise en équilibre précaire sur l'extrême bord de son fauteuil à bascule, analysant avec une attention bijoutière les plus minuscules détails d'un de ces petits rectangles noirâtres au tracé pâteux que le Larousse intitulait pompeusement « planches en similigravure ». Moi-même j'avais quitté mon banc dans l'excitation de la recherche : je regardais par-dessus l'épaule de ma grand-mère en me demandant quelle était la race du petit chien des enfants d'Édouard.

La grosse chaleur était maintenant tombée. L'après-midi déclinait doucement vers le crépuscule. C'était l'heure où la grive filait sa note la plus pure. On entendait des voix dans les jardins. Bientôt, la tiède flambée du soir consumerait les dernières abeilles.

Je crois que je n'ai plus jamais été aussi heureux.

(Ce texte est extrait du manuscrit de *La visite à la grand-mère*, le nouveau roman, à paraître, de Charles Bertin.)

Copyright © 1994 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Charles Bertin, *La visite à la grand-mère* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994. Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >